

ALFRED REBOUX

Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :

Année-Trois mois. 18.00
Six mois. 10.00
Un an. 20.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne,
Flandres, etc.

Le prix des Abonnements est payable
d'avance. — Tout abonnement continue,
sauf désignation d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX

Propriétaire-Gérant

INSERTIONS :

annonces : la ligne. 25 ct
Réclames : 30 ct
Faits divers : 50 ct

Les abonnements et les annonces sont
reçus à Roubaix, au bureau du journal,
à Lille, chez M. QUARÉ, Libraire, Grande-
Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITE
et Co, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires,
(place de la Bourse); à Bruxelles, à
l'Office de Publicité.

NOUVEAU PAYSAN

(Service gouvernemental)

Table with 2 columns: Date (4 JANVIER, 5 JANVIER) and Amount (71 30, 102 00, 106 15)

Service particulier du Journal de Roubaix

Table with 2 columns: Item (Banque de France, Société gén. détachée, etc.) and Amount (35 00, 520 00, etc.)

DEPECHE COMMERCIALES

New-York, 4 janvier.
Change sur Londres, 4,84 1/2; change
Paris, 5,17.
Valeur de l'or 106 7/8.

DEPECHE DE MM. Schlegelhauff et C

représentés à Roubaix par M. Balteau-Gry-
monpes.
Havre, 5 janvier.
Cotons : Vente 6,000 b., marché

Liverpool, 4 janvier.

Cotons : Vente 29,000 bal. Marché
fort.
New-York, 5 janvier.
Cotons : 12 3/4.
Restées 6 jours 91,000 b.

ROUBAIX 5 JANVIER 1877.

La nouvelle année.

La trêve des éternités est expirée, et
les préoccupations de la vie politique
et industrielle ont bien vite repris leur
rôle dans les esprits et dans tous les
intérieurs. Constatons que cette année
1877 commence avec des présages peu
rassurants : le ministre des finances a
lui-même reconnu qu'il était difficile
d'équilibrer les recettes et les dépenses ;
le budget voté dans les derniers
jours de l'année présente un excédant
de recettes si minime qu'il est facile
de prévoir que, à la fin de l'année, la diffé-
rence entre les sommes reçues des
contribuables et les sommes dépen-
sées pour les besoins déterminés dès à
présent, se trouvera retournée dans une

proportion tout-à-fait défavorable au budget
des recettes. Notez qu'il y a une
marge énorme qu'il convient de laisser
pour l'imprévu, cet imprévu que la
situation générale de l'Europe rend si
redoutable.

En second lieu, nous allons assister
à la lutte des deux républiques : la ré-
publique aimable, conduite par M. Ju-
les Simon, la république non-aimable,
dirigée par M. Gambetta. Les partis
monarchiques resteront spectateurs,
non pas désintéressés à coup sûr. Que
sera cette lutte des deux républiques ?
N'étant point républicain, nous pouvons
en parler à notre aise, et notre opinion
ne pourra être incriminée : nous dirons
donc franchement que nous avons
grand-peur pour la république aimable,
non pas redoutons qu'elle ne soit, à
bref délai, dévorée par l'autre, celle qui
réclame l'épuration du personnel ad-
ministratif, puis l'amnistie, puis la ré-
vision de l'impôt, en un mot la répub-
lique démocratique et sociale.

Si nous regardons au delà de nos
frontières, nous rencontrons des sujets
d'inquiétude très-sérieuse. Nous ne
savons pas encore comment se résou-
dra le conflit oriental. La Porte cédera-
t-elle aux instances des puissances
représentées à la Conférence de Constan-
tinople ? En Turquie, comme en
Russie, le sentiment national et reli-
gieux est violemment surexcité ; on
crie : vive la guerre ! et les gouverne-
ments ne sont pas exempts du soupçon
d'aider à ces manifestations. Il se pro-
duit une excitation réciproque.

Si la guerre éclate, jusqu'où s'étend-
ra-t-elle ? qui peut prévoir qu'elle
sera absolument localisée et que tout
finira, après quelques batailles, par
une cession de territoire ? Quel est
dans cette affaire le rôle de l'Allema-
gne ? On dit qu'à la Conférence, la ré-
serve et le mutisme des plénipotentiaires
allemands sont fort remarquables, et
donnent lieu à des remarques inquié-
tantes. L'Allemagne serait-elle bien
aise de laisser la Russie s'affaiblir dans
une lutte d'où elle sortirait victorieuse ;
serait-elle encore plus satisfaite de lui
voir subir quelque échec qui l'affaibli-
rait pour un certain nombre d'années ;
veut-elle en l'assurant de sa neutralité,
la détourner d'une alliance avec la
France ? Enigmes sur énigmes ! En
dehors de la perturbation qu'une guerre
apporterait dans le travail industriel et
commercial de l'Europe, nous avons à
redouter les arrière-pensées de cette
puissance voisine qui ne peut voir sans
regret et envie la France se relever si
vite de ses désastres.

En somme, il nous faut constater
que l'année 1877 ne se présente pas
sous un aspect bien rassurant ; il y a
des inconnues redoutables, qui se dé-
gageront peu à peu ; nous voulons
espérer que la France sortira saine et
sauve de ces épreuves prochaines.

ALEXANDRE WATTEAU.

Que font les diplomates français à la Conférence ?

Un correspondant français, qui en-
voie d'Allemagne au Monde des cor-

respondances très remarquables, lui
écrit aujourd'hui :

« Il est inutile, pour le moment, de
chercher à deviner ce que deviendra
la gendarmerie de ces Messieurs de
la Conférence : c'est là-bas, là-bas, sur
le Bosphore, que les sages qui l'ont in-
ventée auront à traiter la question de
sa difficile naissance, de sa vie dou-
teuse et de sa mort qui probablement
précédera le reste.

« Une seule observation achèvera de
faire connaître la vraie nature de ce
corps mort-né : les plénipotentiaires
européens ont tenu à ce que leur pro-
position fût faite à la Porte avant qu'on
pût savoir si les hommes nécessaires
à leur gendarmerie se trouvaient
quelque part. Ces honorables diploma-
tes n'ont pu se mettre d'accord qu'à
cette condition : il faut que le projet
dont ils se font les patrons soit unique-
ment sur le papier et leur paraisse à
eux-mêmes inacceptable.

« L'un peut se persuader ainsi que
le corps européen sera ou deviendra
russe ; l'autre peut espérer qu'il ne
viendra pas de corps du tout ; et ainsi
de suite. — « Voyez jusqu'où vont
mes concessions ! » dit l'Anglais. —
Mais Ignatieff se prépare à en dire
autant : « Voyez comme j'ai été modéré ! »
« J'étais tout prêt à laisser à des gen-
darmes belges le rôle traditionnel de
la sainte Russie ! Après quoi on en
sera au même point qu'avant, sauf ce-
pendant que la Russie a plus à perdre
que personne par tout ce qui est dé-
lai.

« Les dépenses, les mauvais can-
tonnements, la saison rigoureuse et je
ne sais quels désordres d'administra-
tion qui se découvrent successivement
à mesure que la mobilisation s'étend,
tout cela concourt à rendre la position
actuelle des armées russes peu agré-
able.

« La modération apparente du gé-
néral Ignatieff n'est cependant pas un
acte de pure vertu ; car, au dernier
moment, la campagne projetée en Bul-
garie est loin d'apparaître sous des cou-
leurs riantes aux envahisseurs. Après
tout, si la Porte refuse d'accepter les
propositions de la conférence, elle sera
seule, il est vrai, (extérieurement du
moins) pour résister à la Russie, mais
la Russie sera également seule, et ces
conditions sont de beaucoup plus inquié-
tantes pour les Russes que pour les
Turcs.

« Les retards et la modération n'ont
donc pas pour but d'épargner la Porte
ou de chercher un accommodement,
mais de faire des efforts plus ardents
que jamais en vue d'obtenir un allié.
Il y a bien M. de Bismarck, mais son
rôle se borne à l'expectative. Il rend
un immense service, il est vrai, en em-
pêchant l'Autriche de prendre parti
dans le sens de ses propres intérêts et
en la contraignant à retarder le plus
possible le moment où elle devra, bon
gré malgré, imposer son veto aux
armées conquérantes. Mais cela ne
suffit plus : le cabinet de Saint-
Petersbourg a besoin d'une coopéra-
tion.

« Si au moins quelqu'un voulait se

charger de gêner l'Angleterre ! — Là
est l'écueil de nos diplomates. Je l'ai
déjà dit et redit, et je voudrais qu'on
pût le cri sur les toits. Pour peu qu'ils
mordent à cet appât, nous sommes
perdus.

« La conférence ne posera pas d'ul-
timum. Cela paraît prouvé. Elle se
bornera à exercer une pression. C'est
déjà trop pour ceux qui veulent être
neutres ; c'est peut-être trop pour l'An-
gletierre elle-même, car il ne man-
que pas de gens qui en profiteront
pour exciter contre elle la défiance des
Turcs. Mais cela regarde lord Salis-
bury, et il sait probablement ce qu'il
fait. Pour nous, il n'en est pas de
même.

« Les Anglais ont mille motifs pour
vouloir prouver, fût-ce au prix de
quelques risques, leur désir d'éviter la
guerre. Ils doivent tenir d'autant plus
à faire cette démonstration que la
guerre, ensuite, les touchera de plus
près ; mais la nécessité de pousser
cette démonstration plus loin qu'ils ne
voudraient, semble leur avoir été
imposée par les autres plénipotentiaires.
Sil en est ainsi, les plénipotentiaires
autres qu'Anglais auraient
tous contribué à rendre le rôle de lord
Salisbury plus difficile et plus dange-
reux.

« Je dis tous. Il faut pourtant faire
une réserve pour l'Autriche. Son atti-
tude a certainement été la plus concil-
iante et la moins expansive de toutes ;
mais, malgré l'extrême difficulté qu'il
y a à juger d'une façon certaine ce qui
se passe si loin et ce qu'on cache si
soigneusement, je demeure persuadé
qu'en l'envoyé anglais a été plus satisfait,
ou, si c'est encore trop, a eu
moins à se plaindre d'elle que de nous.

« L'hésitation des Russes tend d'ail-
leurs à confirmer cette supposition, car
s'ils étaient sûrs de l'Autriche, leur
position changerait du tout au tout.
L'Autriche immobile ne les empêcherait
ni de traverser la Roumanie, ni d'en-
trer en Bulgarie. C'est bien pour com-
mencer ; mais après ?

« Représentons-nous les armées rus-
ses ayant passé le Danube, non sans
quelque peine, et entrées en Turquie.
Elles y trouveront un pays sans res-
sources, sans routes et gardé par des
forteresses redoutables. En supposant
tous les bonheurs du monde, des géné-
raux parfaits, en un mot des succès qui
certainement coûteront fort cher, où
cela mène-t-il ?

« Du côté des Balkans et de Con-
stantinople, la résistance anglaise est
inévitabile, si tant est qu'elle attende
jusqu'à la pour se faire sentir. Du côté
de la Bosnie et de l'Herzégovine, croit-
on de bonne foi que l'Autriche puisse
laisser occuper les provinces qui la
bordent sur un si long parcours ? C'est
tellement impossible, que le cabinet de
Saint-Petersbourg n'a cessé d'offrir aux
Autrichiens d'y entrer et de s'em-
parer. Les Turcs le savent et dédai-
gnent de les garder : ils envoient au
Danube toutes les troupes qu'ils y
avaient.

« Reste la Serbie. A vrai dire, elle
est traitée en province russe et occu-

pée par des troupes russes. C'est déjà
fort grave pour l'Autriche, et la pa-
tience avec laquelle elle le supporte, les
fusillades pour lesquelles elle se con-
tente de réparations assez légères, tout
indique de la façon la plus claire que
le gouvernement de Vienne tient sur-
tout à être prudent. Néanmoins, il y
a encore, précisément sur ce point, de
certaines limites qu'aucun cabinet au-
trichien, fût-il slave, ne pourrait lais-
ser dépasser. Tant que la Serbie n'est
qu'une route pour aller en Bulgarie,
on peut la laisser traverser par les
Russes, mais rien ne me fera croire
qu'une garnison russe installée défini-
tivement à Belgrade puisse être sup-
portée tranquillement par l'Autro-
Hongrie.

« En cas de succès, les Russes se
heurteront donc à mille difficultés, et
ces succès eux-mêmes seront très-
difficiles à remporter. Cela ne consti-
tue pas une perspective des plus ré-
jouissantes.

« Aussi n'est il sorte d'appel que
l'on ne fasse à M. de Bismarck pour
rendre son appui plus réel. Lui-même
n'a probablement rien promis pour le
cas où les armées russes seraient vic-
torieuses. Au contraire : il s'est réservé
de juger lui-même du cas où les « in-
trétables viraux » de l'Autriche seraient
menacés. Cela veut dire que l'Autriche
n'a pas le droit de marcher sans sa
permission, et c'est précieux pour
commencer. Mais après ?

« Aider les Russes à s'avancer en
Orient, et même à s'emparer de Con-
stantinople, s'ils le peuvent, c'est un
service d'ami. Cela paie de vieilles
dettes, cela laisserait l'Autriche dans
une position détestable ; cela étendrait
le Kultur-kampf ; rien de mieux. Mais
laisser les Français s'allier aux Russes !
JAMAIS ! Tant qu'on ne sera pas fixé sur
ce point, il faut réserver une certaine
liberté d'action.

« Quelle belle occasion ce serait :
qu'on s'imagine un instant les Russes
empêtrés dans les Balkans et n'ayant
pas trop de toutes leurs forces pour y
avancer péniblement ; l'Angleterre aux
prises avec eux et repoussée ou mé-
contentée par nous ! Quelle admirable
occasion pour venir enfin parfaire l'œu-
vre de Sedan ! — Encore une fois,
quand on a en perspective une pareille
aubaine, on aide ses amis de Russie
moralement ; on facilite au besoin leurs
entreprises, mais on se garde le plus
longtemps possible de toute interven-
tion effective, afin d'être prêt à profiter
de tout.

« Notez qu'une expédition comme celle
que je suppose ne rendrait même pas
nécessaire de se brouiller avec le neveu
Alexandre. On reviendrait encore à
temps pour faire une petite partie en-
semble aux dépens de l'Autriche. Il y
a tout à gagner, et cette fois encore,
l'insolent bonheur du chancelier au
casque lui aurait donné un terrain
tout préparé par la diplomatie fran-
çaise.

« Elle n'a pas besoin, pour causer ces
désastres, de s'allier avec les Russes,
ni de déclarer la guerre à l'Angleterre,
pas même d'ennuyer les Turcs outre
mesure. Que M. Decazes soit seulement

assez gracieux avec Saint-Petersbourg
pour que cela nous isole et que l'An-
leterre n'ait aucun intérêt à nous
soutenir et le tour est fait.

« Il court sur la Russie des bruits
étranges et sur lesquels il serait pré-
somptueux de vouloir se prononcer :
peut-être se montrera-t-elle tout d'un
coup d'une douceur extraordinaire,
peut-être son talon, quel'on dit d'argile,
a-t-il déjà été atteint ? Cette hypothèse
reculerait pour nous les suites malheu-
reuses de nos coquetteries avec ce
lourd colosse, mais ces suites seraient
sentir cependant. Dans l'espérance il-
licite de la plus inutile des alliances,
nous aurions repoussé et blessé la
seule puissance qui, dans des condi-
tions données, puisse nous aider à sou-
lever le poids douloureux qui pèse sur
nous.

« Résumons-nous : si la Russie va de
l'avant, plus elle aurait de succès et
plus les obstacles naîtraient sous ses
pas ; plus, par conséquent, elle devien-
drait pour nous une inutile alliée. Si
elle échoue, au contraire, avec ou sans
combat, elle serait par là même, en tant
qu'alliée, déjà mise hors de cause. Se
taire et n'envoyer personne à cette con-
férence était si facile ! Se laisser solli-
citer à domicile et faire tout espérer à
tous, en se retranchant derrière son im-
puissance, était si avantageux ! Cela
valait bien mieux que d'imiter le chien
de La Fontaine, qui,

... Voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image et pensa se noyer.

Affaires d'Orient.

Le Temps publie les informations
suivantes sur les négociations engagées
à Constantinople :

« On nous assure que les plénipoten-
tiaires des six puissances à la Conférence
ont présenté de nouvelles propositions
à la Porte, en précisant le minimum des
concessions.

« La différence entre les nouvelles et
les anciennes propositions serait assez
notable ; les plénipotentiaires ont procé-
dé par voie d'atténuation générale ;
ils ont, pour ainsi dire, laissé dans son
cadre général le tableau des réformes et
des garanties précédemment demandées,
mais ils se sont efforcés d'en atténuer
les traits les plus rudes.

« Ils s'efforcent, sans doute, de dé-
montrer à la Turquie que le fond des
demandes des puissances est conforme
aux bases mêmes de la nouvelle consti-
tution turque.

« On assure qu'après plusieurs entre-
tiens avec lord Salisbury, Midhat pacha
se serait quelque peu départi de la raideur
avec laquelle il prétendait d'abord
s'en tenir uniquement à la Constitu-
tion.

Le socialisme en Russie.

Suivant le Morning Post, la mani-
festation « socialiste » devant l'Eglise
Notre-Dame de Kasan, à Saint-Peters-
bourg, n'a pas laissé la police russe
aussi rassurée que veulent bien le dire
les journaux moscovites, officiels ou
officieux. L'affaire était plus grave qu'on
ne le supposait au premier moment. La
police n'a réussi à comprimer l'émeute
qu'après avoir reçu des renforts, ap-
pelés par le télégraphe, de tous les districts
de la ville. Tous les meneurs n'ont pas

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 6 JANVIER 1877.

LA

Fille du Rebouteur

CHAPITRE VII
CONDAMNATION
(Suite).

Comment lui apprendre la fatale nou-
velle ?... Non, non... plus tard... il
valait mieux qu'elle ne la connût qu'au
dernier moment. Ce serait toujours
assez tôt ; d'ailleurs tout espoir n'était
peut-être pas encore perdu. Mais com-
ment dissimuler la vérité jusque-là ?
c'était bien difficile !

Tout en discutant ainsi avec lui-
même, le père Yaubeau s'était attardé
par le plus long chemin. Lorsqu'il aper-
çut dans l'éloignement la porte de sa
ferme, il retrograda tout à coup, se
rappelant je ne sais plus quelle visite à
faire dans le voisinage.

Mais il fallait bien y revenir enfin, à
ce seul revu d'ordinaire avec tant de
joie, tant redouté ce jour-là.
La nuit était venue depuis longtemps
déjà. Quand le rebouteur rentrerait aussi
tard, sa fille allait à se rencontrer sur la
route, ou du moins l'attendait aux alen-
tours de la maison. Personne sur le che-
min, personne non plus dans l'avenue ;
la maison restait silencieuse ; elle sem-
blait avoir un aspect de tristesse, qui

serra le cœur du père Yaubeau. Serait-
il donc arrivé quelque malheur, quelque
accident à Thérèse ? Dans cette crainte,
Jacques prit à deux mains son courage
et pressa le pas. Quant à soupçonner sa
fille au fait déjà de la vérité, il n'y sou-
geait même pas.

Hélas ! il ignorait avec quelle promp-
titude électrique se propageaient les mau-
vaises nouvelles. Ayant ouvert la porte
sans bruit, il aperçut Thérèse accoudée
sur la table, la tête enfouie dans ses deux
mains, l'esprit tellement absorbé qu'elle
ne l'avait pas entendu venir, qu'elle ne
l'entendit pas approcher. Il lui toucha
l'épaule ; elle se redressa tout à coup, tel-
lement éffarée, tellement pâle, qu'aussitôt
il s'écria !

« Ma fille... Ah ! ma pauvre enfant,
tu sais tout ? »

« Oui, père. Une séparation de trois
mois !... la prison pour vous... »

« Et, se laissant tomber dans les bras
de son père, elle fondit en larmes.
« Thérèse, s'écria-t-il en la serrant
contre son cœur, ma bien-aimée Thérèse,
calme toi... ne te désole pas... il me
reste un dernier espoir... J'en ai rappelé
à Caen.
« Vrai ? dit-elle en s'efforçant de
sourire à travers ses larmes. Ah ! tant
mieux... peut-être là-bas seront-ils
moins sévères ?
« Dieu le veuille ! et d'ailleurs, fil-
lette, ce sera toujours du temps de gagné.
Courage donc ! Il ne faut pas s'at-
trister d'avance. Qu'est-ce, après tout,

qu'un peu de prison ! on y est très-bien,
parole !... et je ne m'en inquiéterais
guère, si ce n'était le petit chagrin de
te laisser seule. Mais bah ! tu viendras
aussi à Pont-l'Évêque, chez la cousine
Cotentin... j'arrangerai ça... tu pourras
me voir tous les jours... nous ne serons
pas séparés... et le soir, eh bien ! tu
iras un peu dans le monde montrer com-
me tu es aimable, faire de la musique
et même si l'occasion s'en présente,
chanter un brin... Ah ! ne dis pas non,
je le veux. C'est très-gai, Pont-l'Évêque...
bien plus gai qu'ici... moi, je saurai
te le prouver, et je serai content.
Tiens ! décidément, je ne me plaindrai
pas s'il en est ainsi. Ça ne se déshono-
rera pas dans l'opinion des honnêtes
gens, au contraire. Je gagerais que les
amis me porteraient en triomphe quand
j'en sortirai... si toutefois j'y entre, ce
qui n'est pas encore prouvé. Allons !
tout est pour le mieux... ne pleure plus,
fillette... et soupons joyeusement, com-
me si de rien n'était. Moi, d'abord, j'ai
une faim de loup ! »

En dépit de cette assurance, le
bonhomme ne mangea guère, et le repas
fut des moins animés. C'était en vain
qu'ils cherchaient à se tromper l'un l'autre ;
tous les deux ils avaient la mort
dans l'âme.
Le lendemain cependant on se remit
quelque peu. Il faisait un de ces beaux
soleils qui dissipent les idées noires. Et
puis l'avocat se trouva passer par la ferme ;
il affirma que la condamnation
serait, sinon rétractée, du moins fort

adoucie. Ces gaseons d'avocats normands
vous promettent toujours gain de cause.

Celle de Jacques était perdue d'avance ;
le jugement fut confirmé.

L'obstiné défenseur voulait qu'on se
pouvait en cassation. C'était aussi le
sentiment de Thérèse. Jacques s'y oppo-
sa. Il savait par expérience ce que
coûtaient les procès ; il ne voulait pas ap-
pauvrir sa fille.

Ce second coup, du reste, fut moins
rude que le premier. On s'y était pré-
paré de longue main, on s'y attendait.
Le père s'était promis d'alléger le cha-
grin de sa fille, la fille de ne pas aggraver
celui de son père.

Au retour du tribunal, Jacques avait
marché droit à Thérèse, et prenant son
air le plus dégagé :

« Bonne nouvelle, fillette ; ils m'ont
accordé six semaines de sursis, jus-
qu'après la rentrée des foins.
« Mais vous êtes donc recondamné,
père ? »

« Oh ! oui. Tu sais bien qu'il ne pou-
vait pas en être autrement. Nous en
avions pris notre parti tous les deux...
N'est-ce pas, Thérèse ? Et puis, ce n'est
qu'après les foins... peut-être même ob-
tiens-je jusqu'après la moisson ! »
Cette dernière faveur lui fut effecti-
vement octroyée. Mais comme ce temps-
là passa vite ! L'un comme l'autre, afin
de mieux cacher leur peine, ils redou-
blaient d'activité. Jamais un mot de
la séparation prochaine. En secret seule-
ment, on comptait les heures. Sitôt que
Jacques avait le dos tourné, Thérèse se

prenait à réfléchir combien il serait mal-
heureux là-bas. Sitôt que Thérèse ne
le voyait pas, Jacques laissait parler
tout haut son chagrin : « Pauvre en-
fant ! comme elle va souffrir de mon
absence ! »

Parfois cependant des pensées plus
égoïstes tourmentaient aussi son cœur :
il avait grand effroi de la prison ; né dans
cette riante campagne, sur la lisière de
la forêt, sans cesse en mouvement, sans
crainte au grand air, il était de ceux
auxquels il faut avant tout la liberté. Quand
par aventure ses affaires le contrai-
gnaient de passer tout un jour à la ville,
il y étouffait. C'était un enfant de la
nature, une sorte de sauvage avide de
longues courses et de vastes horizons.
Et voilà qu'à soixante ans on allait le
priver de son indépendance, de sa fran-
che allure, de ses travaux, de ses ma-
lades, de son champ, de sa maison, de
sa fille ! voilà qu'on allait le renfermer
entre quatre murailles, sans qu'il pût
sentir sur son front le frais de la mer
ou des grands bois, presque sans air,
sans soleil ! Oh ! quand Jacques Yaubeau
se représentait cette horrible perspec-
tive, et quand sa fille n'était pas là, il
se prenait à pleurer comme un enfant.

La nuit qui précéda le départ, ne pou-
vant dormir, — hélas ! il y avait long-
temps déjà qu'il ne dormait plus ! — le
pauvre vieillard se releva sans bruit,
alla de même écouter à la porte de Thérèse, et se figurant qu'elle sommeillait,
il descendit dans le verger.

C'était par une belle et douce nuit

d'été, toute resplendissante d'étoiles.
La lune éclairait obliquement la verte
cour, sur le moelleux tapis de laquelle
s'allongeaient les ombres jolies des
vieux pommiers ; on entendait dans le
lointain le murmure de la forêt, celui
de l'Océan ; une fraîche brise agitait fai-
blement le feuillage ; des lucioles bril-
laient dans l'herbe.

Ici, la vache accroupie dans un espace
lumineux ; là, dans l'ombre, la Grise se
promenant escortée de son poulain ;
plus loin, quelques poules perchées sur
le toit, et qui parlaient puissamment à
l'oreille de Jacques ; mille silhouettes
familiales à ses yeux... la hale vive avec
ses folles pousses... la porte à claire-
voie, dont les moindres détails se décou-
paient en noir sur la poudre argentée
du chemin... la grange... le hangar... le
pressoir... la maison... la niche de
Brave... et jusqu'au pauvre chien lui-
même, qui, présentant sans doute l'exil
prochain du maître, le suivait pas à pas
dans sa revue nocturne, sans un cri,
sans une plainte, mais exact à lécher sa
main chaque fois qu'il la laissait retom-
ber en marchant.

(A suivre.)